

Religion

- [Ces Français candidats...](#)
- [François, nouveau pape](#)
- [Crèche de Noël: la pol...](#)
- [Islam de France](#)
- [Les nouveaux catholiqu...](#)
- [Le sort des chrétiens d'...](#)

[Actualité](#) > [Société](#) > [Religion](#)

Pourquoi Lustiger dérange

Par par Christian Makarian et , publié le 05/12/2002

Juif de naissance, chrétien par le baptême, l'archevêque de Paris voit dans le message de Jésus de Nazareth une continuité absolue de la loi de Moïse et confirme l'Élection du peuple juif. De quoi agacer les tenants des deux familles monothéistes. Des théologiens et des religieux réagissent dans *L'Express*

0

[- Sur L'EXPRESS Livres, lire l'extrait de *La Promesse* de](#)

[Jean-Marie Lustiger](#)

[- Lire la critique de *La Promesse* par Daniel Rondeau](#)

«Le salut vient des juifs.» Cette parole de Jésus, empruntée à l'Évangile de Jean, Jean-Marie Lustiger l'a faite sienne tout au long d'une vie autant marquée par la méditation que par l'action. Il aura cependant attendu d'avoir 76 ans pour parler avec une telle liberté des

liens douloureux qui unissent juifs et chrétiens. Tel Moïse descendant de la sainte montagne, il nous assène de nouvelles Tables de la Loi, à travers un livre qui fera date: *La Promesse* (éd. Parole et silence). Un témoignage émouvant, arraché à un destin unique, qui nous plonge dans une réflexion exigeante. Juif par la naissance, catholique par le baptême, Aron Jean-Marie Lustiger extrait de sa double culture une foi inouïe, bouleversante, qui vient dérouter dans leurs antiques certitudes aussi bien le judaïsme que le monde catholique.

À l'origine, il s'agit d'une série de prédications prononcées en 1979 à la demande des moniales de Sainte-Françoise-Romaine, dans le cadre d'une retraite. Ce qui fait toute la valeur du document. À cette époque, le père Lustiger, simple curé de la paroisse parisienne Sainte-Jeanne-Chantal, parle sans détour, de manière spontanée, livrant le fond de son cœur à des jeunes femmes soucieuses d'envisager sous un nouveau jour les rapports complexes entre l'Ancien et le Nouveau Testament. Elles ont dû être édifiées en entendant: «Le Nouveau Testament est tenu pour une écriture sainte par les chrétiens, et il l'est, mais pas au même titre que ce que nous appelons l'Ancien Testament.» Car tout le propos de Lustiger est de resituer le christianisme dans la perspective biblique et de souligner non pas le changement, mais la continuité absolue qui existe selon lui entre le message d'un certain Jésus de Nazareth et la loi de Moïse.

Le judéo-christianisme : une réalité historique
par Jacques Duquesne

De quoi agacer juifs et chrétiens. Surtout ces derniers, parmi lesquels certains se sentiront peut-

Suivez L'Express

Sur Facebook

J'aime 1 004 543 personnes aiment ça. [Inscription](#) voir ce que vos amis aiment.

Sur Twitter

[Suivre](#) 711K abonnés

Et aussi :

«Judéo-chrétien»: voilà une expression que l'on ne trouvait il y a quelques décennies que dans les dictionnaires ou les ouvrages savants. Or elle a refléuri. D'abord, il est vrai, sur le mode dépréciatif: bien des prédicateurs de la libération sexuelle expliquaient que cette dernière était bridée par le «rigorisme» de la morale judéo-chrétienne. Il n'empêche: c'était associer de nouveau deux religions, issues de la même source, qui n'avaient eu que trop tendance à se combattre au long des siècles. Et qui se redécouvrent actuellement.

Il y eut les gestes de réconciliation. Ceux du concile Vatican II abolissant la qualification de «désicidé» accolée au peuple juif, de Paul VI en Terre sainte, de Jean-Paul II se rendant à la synagogue de Rome et posant la main sur le mur du Temple à Jérusalem.

Il y eut, aussi, pour la France, le travail d'historiens de tout bord montrant que la survie d'une fraction relativement nombreuse de la communauté juive à la fin de l'Occupation était due, pour une part, à l'aide de bien des non-juifs, catholiques compris et pas au dernier rang. Sur l'histoire cruelle de cette époque, les recherches minutieuses d'André Kaspi (*Les Juifs pendant l'Occupation*, Seuil, 1991) et d'Asher Cohen (*Persécutions et sauvetages*, Cerf, 1993), qui ne niaient pas pour autant collaboration et lâchetés, furent des exemples de probité scientifique.

Un autre événement entraîne à présent le rapprochement de ces communautés: elles identifient leurs racines communes. Il est loin le temps où le pape Pie XI devait rappeler que Jésus était juif. La bibliste catholique Marie Vidal publiant chez Albin Michel *Un juif nommé Jésus*, puis *Le Juif Jésus et le shabbat*, provoqua récemment cette question du

être visés par ces mots:

«D'un côté, ils imaginent une religion extrêmement formaliste, tatillonne, étroite et rituelle; de l'autre, une largeur de vues qui, loin des contraintes et des étroitesse des cléricaux, veut émanciper la condition humaine. Alors, le progrès dans la perfection de l'observance de la loi de Dieu consisterait à ne plus rien observer du tout et, du coup, à ne plus rien respecter puisqu'il n'y a plus de lois étroites à respecter.» Pour Lustiger, c'est limpide:

«Jésus se présente lui-même comme le Seigneur du shabbat.» Quoique ce propos n'ait rien de révolutionnaire sous la plume d'un historien ou d'un exégète, il peut paraître provocant dans la bouche d'un curé diocésain. Voilà pourquoi ce recueil de prédications a circulé sous la bure durant plus de deux décennies, tout en servant de document de travail à certaines communautés chrétiennes plus particulièrement versées dans le rapprochement avec le judaïsme. Chaleureusement encouragé à rendre publiques ces pages, le cardinal archevêque de Paris s'est décidé à les diffuser? en 2002.

Entre-temps, il est vrai, il y a eu Jean-Paul II. La visite du saint-père à la synagogue de Rome, en 1986, la reconnaissance de l'Etat d'Israël par le Vatican, en 1993, et la déclaration de repentance de l'Eglise de France, le 30 septembre 1997, sont autant de signes qui marquent une nouvelle ère (voir l'article de Jacques Duquesne page 92). Mais un certain embarras persiste, néanmoins. Un exemple suffira. Dans sa *Réflexion sur la Shoah*, publiée en mars 1998, Rome est loin de tenir pleinement compte du point de vue juif en affirmant: «La Shoah fut l'uvre d'un régime néopaïen. Son antisémitisme avait des racines en dehors

grand rabbin Sirat: «Quelle fille d'Israël est capable aujourd'hui d'écrire un si beau chant d'amour en l'honneur du shabbat?» Marie Vidal montrait que, loin de s'opposer radicalement à la loi juive, Jésus l'aimait.

De son côté, Gérard Israël, philosophe juif, s'interrogeait dans La Question chrétienne (Payot, 1999): «Mis à part la question du péché originel, peut-on penser que la conception que les deux religions se font respectivement de l'homme obéit à une même logique?» Une question sur laquelle il vient de revenir, avec pertinence, revisitant la conception chrétienne du péché, dans Volupté et crainte du ciel (Payot). Et, comme en écho, le philosophe catholique Yvon Brès étudie le «jeu» du péché et de la rédemption dans L'Avenir du judéo-christianisme (Presses universitaires de France).

Judéo-christianisme: cette expression recouvre une réalité historique. Le judéo-christianisme exista en effet dans les premiers temps de notre ère. Après l'«événement Jésus» et les bouleversements qu'il suscita, ses proches continuèrent de fréquenter les synagogues et le Temple. Les «judéo-chrétiens», surtout nombreux à Jérusalem, autour de Jacques, «le frère du Seigneur», liaient les thèmes de la prédication de Jésus à ceux de la loi juive. Ils observaient les commandements de la circoncision et du shabbat, de la pureté alimentaire et le jeûne. Ils se considéraient presque comme un mouvement de réforme à l'intérieur du judaïsme. Et l'on peut se demander comment ce groupe eût évolué si le grand prêtre Anan n'avait pas fait lapider Jacques, pour des raisons obscures, en 62. Au fil des décennies, ce judéo-christianisme-là allait se disloquer, passer des divergences à la controverse, à la polémique et enfin à la lutte.

du monde chrétien et, en poursuivant son dessein, ce régime n'a pas hésité à s'opposer aussi à l'Eglise et à persécuter ses membres.» C'est précisément là que Jean-Marie Lustiger intervient, en allant plus loin. Beaucoup plus loin: «Nous devons croire - sinon Dieu lui-même paraîtrait incohérent par rapport à sa promesse - que toute la souffrance d'Israël persécuté par les païens en raison de son Election fait partie de la souffrance du Messie.» Voilà l'essence de sa pensée.

«Si une théologie chrétienne, écrit-il encore, ne peut pas inscrire dans sa vision de la rédemption, du mystère de la Croix qu'Auschwitz fait aussi partie de la souffrance du Christ, alors on est en pleine absurdité.» Et d'enfoncer le clou en déclarant: «Le massacre et la persécution d'Israël par les païens - il faudra aller jusqu'à dire par les pagano-chrétiens - sont le test de leur mensonge ou de leur prétendue adoration du Christ.» On saisit bien ici l'accusation: tandis que le document du Saint-Siège se départ de toute responsabilité chrétienne dans le nazisme, qu'il qualifie de régime «néopaïen», Mgr Lustiger recentre la faute sur les «pagano-chrétiens». Il achève son raisonnement en lâchant: «Si l'on a osé parler de déicide à propos d'Israël et du Christ, il faudrait parler de déicide à propos des peuples dits chrétiens d'Occident et du sort qu'ils ont réservé au peuple juif. Car, dans ce cas, ce qui s'applique à l'un s'applique également à l'autre: refus du Christ tel qu'il se donne, haine de l'Election telle que Dieu la donne.» De la dynamite théologique!

En apparence, cette conclusion semble rejoindre la fameuse phrase de Jean-Paul II, lors de sa visite en Terre sainte, en avril 2000, qui compara la Shoah à un «Golgotha des Temps modernes». Mais, en vérité,

Mais maintenant les recherches des historiens, des exégètes et des théologiens durant cette période sont un signe: les deux religions - peut-être poussées également par la montée de l'agnosticisme et de l'islam - s'éclairent l'une par l'autre, se redécouvrent. Certes, des divergences fondamentales subsistent: l'incarnation, notamment, la foi en un Dieu-homme. Certes, aussi, les chrétiens sont très sensibles au sort des Palestiniens, même s'ils sont révoltés par le terrorisme des kamikazes. Demeurent le message et les valeurs. Bien sûr, ce n'est pas rien.

Jean-Marie Lustiger dépasse largement ce stade et montre, à travers un ton passionné qui ne peut laisser le lecteur indifférent, combien il se sent investi d'une authentique mission. Entre juifs et chrétiens, il se sent appelé à la parole, celle qui ne peut que dérange; il révèle la dimension spécifique de son ministère, celle de prêcher tout seul - ou presque - contre deux traditions deux fois millénaires. Lourd fardeau, pour le moins, qui ne peut être soutenu que par des épaules fortes. Afin de bien percevoir la portée de *La Promesse*, il faut remonter deux pistes. D'abord, comprendre l'objet

proprement théologique du désaccord entre juifs et chrétiens. Puis songer à l'itinéraire individuel de Jean-Marie Lustiger, en vue de mesurer combien sa pensée découle du caractère particulier de sa propre élection.

La loi et le sacrifice sur la croix

Pour ce qui est de la théologie, il suffira de rappeler, comme le fait Lustiger, que Jésus est venu «assujéti à la loi», c'est-à-dire avant tout en juif, persuadé d'annoncer l'accomplissement eschatologique attendu par Israël et annoncé par ses prophètes, à savoir le royaume de Dieu. C'est si vrai que, d'après les Evangiles, ses rencontres avec les païens ne sont jamais qu'occasionnelles, l'essentiel de son ministère étant effectué parmi les juifs. Mais, en liant le Royaume à sa propre personne, Jésus propose de dépasser la loi des juifs et offre l'exemple de son propre sacrifice sur la croix. C'est ce dépassement qui pose problème, comme le prouvent les avis divergents des six personnalités qui débattent du livre dans *L'Express*. L'Evangile de Matthieu (XXI, 43) s'adresse ainsi aux juifs: «Le Royaume de Dieu vous sera enlevé, et il sera donné à un peuple qui produira des fruits.» Le schéma est donc le suivant: de son vivant, Jésus a respecté la priorité d'Israël (sans être entendu toutefois par son propre peuple) et, après sa mort, il ne fait plus référence à Israël, mais envoie ses disciples aux quatre coins du monde, précisément aux païens: «Allez donc, de toutes les nations faites des disciples» (Matthieu XXVIII, 16-20). C'est ce que l'Eglise a théorisé sous le nom de «théologie de la substitution»: Israël ne désigne plus le peuple juif mais l'assemblée (*ecclesia*) de ceux qui croient en Jésus-Christ.

A cet édifice théorique, source de tant de persécutions et de malheur, Jean-Marie Lustiger oppose aujourd'hui sa relecture et souligne que le Nouveau Testament ne tient pas l'incrédulité des juifs pour définitive. Afin d'avancer dans le dédale théologique, le cardinal n'hésite pas à se frayer un chemin à coups de crosse et dénonce les chrétiens qui veulent encore ignorer les juifs. «On ne peut recevoir l'esprit de Jésus qu'à la condition stricte de partager l'espérance d'Israël et d'y accéder.» Enfin, à destination des juifs, il lance: «Jésus se présente vraiment comme celui en qui s'accomplit la promesse faite à Israël.»

C'est dans les tourments d'un choix personnel, qui remonte à sa prime adolescence, que Mgr Lustiger puise indéniablement le

courage nécessaire à cette double remise en question. Tout se décide le vendredi saint de l'année 1940, alors qu'il approche ses 14ans. Ce jour-là, au transept sud de la cathédrale d'Orléans, il est frappé par la grâce et décide d'embrasser la foi du Christ. Il est pourtant né à Paris, dans une famille juive d'origine polonaise, certes influencée par le «yiddishisme», théorie due à Zhitlovski qui prônait une sorte de judaïsme sécularisé, plus attaché à sa spécificité linguistique qu'à sa dimension proprement religieuse. Tandis que son père est mobilisé, sa mère, obligée de tenir seule le magasin de bonneterie, décide d'un commun accord avec son mari d'envoyer à Orléans ses deux enfants, Aron et Arlette, pour les mettre à l'abri. Les deux petits sont hébergés par Mlle Combes, professeur de philo dans l'enseignement privé. La suite se fait d'elle-même. «Je n'ai pas joué de rôle, assurera Mlle Combes.» Toujours est-il que, le 25 août 1940, Aron, qui devient alors Jean-Marie, est baptisé ainsi que sa sœur en présence de ses parents, convaincus par des amis que la conversion protégerait leurs enfants.

La grâce du baptême n'épargnera pourtant pas le jeune Jean-Marie, qui fuira la haine nazie à Decazeville (Aveyron), puis à Toulouse, muni de faux papiers. Sa mère, déportée à Auschwitz, ne reviendra pas. De tout cela, Jean-Marie Lustiger ne parlera pas, ou très peu, préférant, alors même qu'il est étudiant en philo à la Sorbonne et pense plutôt à gauche, évoquer le mystère de la foi et les voies de Dieu. Il ira à sa rencontre, en 1951, en se rendant une première fois en pèlerinage à Jérusalem. C'est là qu'il commence à travailler intérieurement sa relation à Israël, recherche qu'il mènera toujours de pair, secrètement, avec la condition ecclésiastique, qu'il embrasse en 1954 et dans laquelle il s'est depuis accompli. Au prix de vraies blessures, comme celles que lui infligent régulièrement certaines lettres anonymes, puant l'antisémitisme, ou d'autres méchancetés, telle cette phrase du grand rabbin ashkénaze d'Israël, Ysrael Meir Lau, qui osa dire, en 1995, que Lustiger représentait «la voie de l'extermination spirituelle qui conduit, comme l'extermination physique, à la solution finale». Un engagement très lourd de sens, décidé, dont il veut sortir par le haut, même le Très-Haut, et qu'il résume dès 1985 dans son livre *Le Choix de Dieu* (de Fallois), issu d'une série d'entretiens avec Dominique Wolton et Jean-Louis Missika: «L'impression que me laissent mes souvenirs, confesse-t-il, est surtout celle d'une continuité entre ce qu'on appelle l'Ancien Testament et le Nouveau Testament. Je les ai lus à la file. Dès ce moment, la lecture du Nouveau Testament avait pris place dans ma conscience juive. Je suis persuadé que l'identification entre le Messie souffrant et Israël persécuté a été pour moi quelque chose d'intuitif et d'immédiat.»

Cette perception messianique confère néanmoins à Mgr Lustiger une forme de dureté qui, entre autres effets, ne lui vaut pas que des amis, y compris parmi l'épiscopat. Convaincu d'avoir une ligne directe avec le Père, le prélat parisien cède de ce fait à un autoritarisme qui n'est plus de mise dans l'Eglise de France et qui lui vaut depuis des années un mélange de profond respect et d'agacement. Si la puissance de sa foi soulève l'unanimité, il existe aussi une vraie amertume quant au peu de cas qu'il fait parfois des sentiments humains. Ceux qui ne l'aiment guère trouveront dans *La Promesse* ces deux mêmes versants. Car il y est beaucoup question de faute, de souffrance, de repentance, de loi, mais fort peu d'amour. Cet amour qui reste, quoi qu'on en dise, l'essentiel du message de Jésus et le meilleur moyen de démontrer que juifs et chrétiens - et même les autres... - peuvent parfaitement s'entendre au-delà de leurs différences.

[Recommander](#) Inscription pour voir ce que vos amis recommandent.

0

Réagir